Document generated on 10/12/2024 12:14 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Sous les ruines

Maxime Raymond Bock

Number 151, December 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI: https://id.erudit.org/iderudit/85431ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bock, M. R. (2016). Sous les ruines. *Moebius*, (151), 77–89.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Maxime Raymond Bock

Sous les ruines

Les médias n'en avaient que pour la canicule et la ville sentait le refoulement d'égout. Quand toutes les voitures s'étaient immobilisées, il y avait déjà quelques heures de cela, le moteur de la vieille Civic de Marc avait commencé à râler, il avait craint la surchauffe et l'avait éteint. Il faisait si chaud que la figurine que sa nièce avait laissée sur le tableau de bord avait fondu, et lui-même cuisait dans l'habitacle aux fenêtres baissées, sans climatisation, plombé par le soleil de midi. Pas un micron d'air ne bougeait. Il tenta de s'éventer à l'aide d'un morceau de carton arraché à une boîte tirée des détritus qui jonchaient le sol de sa voiture, mais c'était pire, ça lui propulsait dans le visage, en plus de la touffeur insupportable, l'odeur des cochonneries qui pourrissaient au sol entre les bancs – la boîte désormais sans rabat, contenant les rognures d'un poulet frit, un fond de gobelet de latté mué en excroissances fongiques qui tendaient leurs doigts vers la lumière, le sac de plastique à demi rempli d'une glu de raisins dégorgés laissés là par sa nièce quelques jours auparavant –, et bouger ainsi le bras le faisait suer d'autant plus, les gouttes lui glissaient des aisselles le long des côtes. Il avait détaché sa ceinture de sécurité dès que Turcot s'était figé en stationnement. C'était encore le matin et il avait senti que la journée serait pénible : une bande de sueur traversait son torse en diagonale. Maintenant son t-shirt entier était détrempé. Il ouvrit la portière, moins dans l'espoir que l'air circule mieux – il savait qu'il ne circulerait pas –, que pour l'illusion d'être un peu moins prisonnier de l'étuve. Quelle idée d'avoir fait repeindre son tape-cul en noir… De toute manière, la rouille avait immédiatement repris

ses droits, il aurait pu le laisser bleu poudre. On n'en a rien à foutre, de la couleur de sa voiture.

Dans un 4x4 blanc immaculé, stationné à sa droite les fenêtres relevées, une petite famille, composée d'un costaud aux lunettes Oakley remontées dans son toupet, d'une blonde à queue de cheval et de deux enfants penchés sur leurs écrans respectifs, attendait qu'on reparte, pour sans doute rentrer dans leur jumelé de la Rive-Sud. Marc épiait ponctuellement par son rétroviseur la voiture derrière lui et surtout sa conductrice, qu'il présumait jolie et sans doute de son âge, une idée gratuite, fondée sur rien d'autre que ses lunettes fumées semblables aux siennes, de fausses Aviator de Ray Ban. Peut-être en avait-elle des vraies, mais il doutait de ses moyens et penchait pour des imitations : sa voiture était elle aussi un amas de tôle retenue en un morceau par quelques couches de peinture, le capot n'était pas de la même couleur que le reste de la carrosserie, un impact avait détruit le feu avant gauche et renfoncé le pare-choc. Elle rassembla ses cheveux qu'elle attacha en toque, en soufflant la mèche lâche qui lui retombait sur le nez. Derrière elle, le mont Royal ondoyait dans la canicule. Devant la Civic de Marc, quatre jeunes, sortis d'une berline rouge à la lunette arrière presque entièrement obstruée par des bagages, fumaient des cigarettes pour tenter de camoufler l'odeur du joint qu'ils faisaient circuler. Partout autour, d'autres conducteurs et leurs passagers excédés, plusieurs sortis de leurs voitures eux aussi, tentaient de tuer le temps, discutaient, anathémisaient la mafia des cônes orange. Les propriétaires d'un véhicule récréatif avaient sorti des chaises et une table pliante, et jouaient aux cartes à l'ombre de leur auvent déroulé. À gauche, l'accotement, le parapet, et au-delà, les tours du centre-ville. Un hélicoptère survolait le stationnement chaque demi-heure et repartait vers d'autres intrigues. Un cortège de trois motos de police, sans sirène mais leurs feux rouge et bleu clignotant, passa très lentement à gauche de Marc le long du parapet, et disparut en se faufilant entre les voitures, sans accorder la moindre attention à l'odeur de marijuana.

Marc était supposé aller randonner quelque part sur les sentiers d'une Montérégienne, il n'avait pas encore

décidé laquelle, et comptait aller planter sa tente dans les Cantons de l'Est par la suite. Mais il en avait perdu l'envie, exaspéré maintenant au-delà de la colère par l'embouteillage dans lequel il macérait depuis des heures. Il ne ressentait plus qu'une lasse résignation. Pourquoi avoir pris Turcot ? Quand le trafic reprendrait, il sortirait par la première bretelle pour rentrer à Rosemont en traversant la ville. Pour se désennuyer, il engageait parfois la clé dans la première encoche du démarreur pour écouter un peu de musique. Mais il était contraint à la radio depuis que sa nièce avait brisé son lecteur CD en y insérant quelques pièces de monnaie, les pubs étaient toujours aussi ineptes, et les nouvelles de la circulation ne s'amélioraient pas : personne ne bougerait, personne ne savait même quand on pourrait bouger, était-ce un accident mortel, une pluie de fragments de béton, un barrage mohawk, même le ministère des Transports l'ignorait. Il éteignit la radio avec l'intention de ne plus la rallumer, mit la clé dans sa poche et sortit de la voiture pour se dégourdir un peu. L'odeur d'égouts était plus forte à l'extérieur.

En s'avançant au bord du parapet, il put voir au loin, et devant, et derrière, et même sur les tabliers inférieurs de l'échangeur, les milliers d'éclats de soleil réverbérés par les vitres des voitures immobiles, leurs passagers disséminés autour, certains regroupés le long de camions ou d'autobus pour profiter du peu d'ombre que ces hauts véhicules parvenaient à projeter maintenant que le soleil avait dépassé de quelques degrés son zénith. Nulle part ne pouvait-il voir la cause de l'embouteillage. Ils étaient bloqués là sous le ciel dépourvu du moindre cumulus, il n'y avait ni ambulance, ni pompier, ni ouvrier de la voirie, et pas encore assez de frustration autour pour que les citoyens tentent se péter la gueule pour un centimètre d'autoroute de plus.

La conductrice de la voiture défoncée sortit elle aussi et s'approcha du parapet pour regarder le centre-ville au loin. Au cours des dernières heures, il l'avait vue par son rétroviseur debout à l'arrière de sa voiture, occupée à fouiller dans le coffre ou adossée, parlant au téléphone, puis avec les occupants de la voiture qui la suivait dans la file, mais cette fois elle était juste là, à quelques mètres

de lui, et effectivement ils avaient les mêmes lunettes, et comme lui elle suait au point d'en avoir les cheveux aussi mouillés que si elle sortait de la douche, il ne pouvait même pas en dire la couleur. Jamais Marc n'aurait osé l'aborder en temps normal, mais ce n'était pas un temps normal, ils étaient des milliers bloqués pare-choc contre pare-choc dans un non-lieu où nul ne s'était jamais arrêté et qui s'augmentait d'une densité nouvelle, il y avait là des craques dans le béton qu'on ne pouvait remarquer à pleine vitesse, un sac de plastique incrusté dans l'asphalte ramolli par la chaleur, un soulier défoncé, écrasé cinquante fois un jour de circulation fluide, un ruban de caoutchouc pendu, comme une peau de serpent, à la tige d'acier reliant deux pans du parapet dangereusement écartés, et tandis que des enfants couraient entre les voitures, des inconnus flirtaient par leurs fenêtres baissées, un groupe d'hommes commençaient à lever le ton un peu plus loin, parmi un amas particulièrement serré de voitures, et l'hélicoptère restait désormais immobile au-dessus d'eux comme une libellule à fleur d'eau guettant le prochain mouvement d'une mouche. Marc s'avança vers la conductrice, à un mètre du parapet, pour regarder lui aussi les gratte-ciel. Ils restèrent silencieux durant un temps si long qu'il pensa qu'il vaudrait mieux pour lui de retourner dans sa voiture pour éviter le malaise, mais elle parla :

— On est pris pour un bout encore. Ils savent pas. Ils l'ont dit à la radio.

Il chercha une réplique. La métropole était en suspens, et si l'on pouvait imaginer l'action qui y grouillait à petite échelle, on n'en percevait rien de ce point de vue, elle était immuable, elle était vide, et il montait vers eux à la lisière de l'autoroute une odeur nauséabonde, organique, plus forte encore que celle qui remontait des égouts et baignait la ville. Marc se dit qu'avec cette canicule, le canal de Lachine devait bien être en train de croupir en s'évaporant, de révéler ce qu'il gardait pour lui d'ordinaire, des carcasses de poissons à demi enfouies dans une vase putrescente, des laveuses des années 1950, des chariots d'épicerie et des pneus, peut-être aussi quelques indices qui manquaient aux enquêteurs de la police pour boucler un ou deux dossiers encore actifs. Il s'avança plus près

du parapet et se pencha pour regarder en bas, le visage plissé pour se protéger de l'odeur. À vingt mètres en bas, dans un chantier déserté, des camions-bennes et des pépines paraissaient minuscules, immobilisés au sommet d'amoncellements de gravats. Le bras d'une pelle mécanique était figé sur l'un des murets qui formaient des quadrilatères étagés, des fondations à découvert, aurait-on dit. Des canalisations rouillées couraient à l'air libre ici et là entre les monceaux de pierres et les blocs de béton troués de puisards. La fille s'était avancée pour regarder elle aussi. Marc se demandait toujours comment intervenir. Il pensa lui dire son nom, simplement. Peut-être que ce n'était pas une mauvaise entrée en matière. Il n'était pas doué pour ce genre d'approches. Elle le devança :

— Tu sais ce qu'ils font, en bas ? C'est des vestiges archéologiques. Y a du vieux stock, là-dedans, d'avant les Anglais. Ils rasent tout pour faire de la place pour la nouvelle autoroute. Si on veut voir de quoi ç'a l'air, c'est pas mal notre dernière chance. Ça me tente d'aller voir. Moi c'est Sarah, en passant.

Marc la fixa quelques secondes, pris de court par son audace. Jamais il n'aurait pensé à faire autre chose que d'attendre là que la circulation reprenne. Il chercha du regard, le long de l'autoroute, une manière de descendre. Vers le nord, le tablier sur lequel ils se trouvaient s'étirait dans une lente courbe, puis déclinait de quelques degrés sous une branche perpendiculaire du viaduc. Vers le sud, sans doute à quelques kilomètres, mais c'était difficile à dire à cette distance, la prochaine bretelle de sortie, elle aussi remplie de voitures qui n'avanceraient pas, surgissait comme une excroissance et bifurquait immédiatement sous le tablier pour aller se nouer plus loin dans les sinuosités intriquées de l'échangeur. Au-dessus, l'hélicoptère continuait son vacarme, toujours immobile.

— Comment tu veux faire pour te rendre ? Toi-même tu viens de dire qu'on est pognés ici jusqu'à la semaine prochaine.

Elle pointa au loin, au-delà du parapet.

— Tu vois, à la base des piliers qui soutiennent l'autoroute ? Y en a qui ont une porte en bas.

— Genre sortie de secours ?

— Mettons. Je sais pas. C'est peut-être rien que des coquerons avec des boîtes électriques. J'ai marché tantôt pour aller voir si y avait une porte en haut, un accès, une plateforme, quelque chose. Pas trop loin en arrière de nous y a une grille dans l'asphalte. J'ai vu des échelons dans le trou. Peut-être que ça communique. Ça te tente-tu d'essayer ?

Marc regarda à nouveau en bas. Le chantier était pointillé de cônes orange, bordé à l'est par un rang de toilettes chimiques. Plus loin, des poids lourds immobiles. C'était désert, pas un ouvrier, pas un écornifleux, pas un militant pour la sauvegarde du patrimoine. Une envolée de mouettes passa sous le tablier de l'autoroute. Il les suivit du regard jusqu'à ce que la formation se désintègre quelque part au-dessus de la Petite-Bourgogne. Il demanda :

— Tu t'en allais faire quoi, avant que ça bloque de même ?

— Rejoindre des amis pour faire de l'escalade. À Saint-Hilaire. C'est déjà annulé pour moi.

Marc avait tâché de ne pas être déplacé et s'était gardé jusqu'ici de la regarder trop attentivement. Maintenant il remarquait ses épaules musculeuses et ses triceps saillants. Une autre mèche s'était échappée de sa toque et sillonnait son cou, puis glissait entre ses trapèzes jusqu'à la lisière de sa camisole noire.

— On se connaît pas, tu sais pas je suis qui, ce que je fais dans vie, tu sais pas si je suis dangereux, pis pendant l'embouteillage du siècle tu m'invites à descendre dans un pilier de béton de vingt mètres pour aller voir un tas de roches d'avant les Anglais.

— T'as vraiment l'air inoffensif.

— Pis si c'est barré ?

— On revient attendre ici jusqu'à la semaine prochaine.

— OK. Je suis game. Moi c'est Marc.

Leurs paumes étaient à ce point mouillées par la sueur qu'elles ont glissé et que leur poignée de main, en fin de compte, n'a été qu'un serrement de doigts maladroit. En temps normal, Marc aimait bien reprendre ces poignées de main ratées pour prouver qu'il était doté à la fois d'un certain aplomb et d'un sens de l'autodérision, mais ce

n'était manifestement pas un temps normal, il sentait que ça y était, que le moment était propice à l'inattendu, aux coïncidences, peut-être à la magie, et déjà il retournait à sa voiture pour en fermer et verrouiller les portières, puis il fouillait dans son coffre parmi l'équipement de camping à la recherche de sa lampe de poche et de ses outils – des pinces à long bec, un petit tournevis à têtes amovibles, un canif suisse – et il en profitait pour faire ce qu'il avait envie de faire depuis deux heures déjà, changer son t-shirt détrempé pour un vêtement technique de randonnée, ce qu'il fit en se tortillant pour faire passer par-dessus sa tête le chandail de coton collé à sa peau gluante, tout en restant dos tourné à Sarah pour ne pas lui montrer son torse, qui n'était plus à son meilleur depuis qu'il avait dû mettre fin à sa carrière d'éboueur, quelques années auparavant, quand la Ville avait privatisé la collecte. C'était une tâche exigeante, qui éprouvait la résistance à l'effort et à la puanteur des immondices, mais parmi toutes celles qu'il avait pratiquées dans sa vie de col bleu, c'était celle qu'il avait préférée. Jamais il n'avait été aussi en forme.

En rangeant son t-shirt dans le coffre, il remarqua le sac de denrées de secours qu'il y gardait en prévision d'une urgence, et se souvint que parmi la trousse de premiers soins, les chandelles et les allumettes hydrofuges, les boîtes de sardines et les craquelins, il y avait deux litres d'eau embouteillée. Il invita Sarah à en boire sur-le-champ, ce qu'ils firent avec autant d'empressement que s'ils étaient au milieu du Sahel, et le fait que l'eau fût aussi chaude que du thé ne l'empêcha pas d'être la plus désaltérante qu'ils eurent jamais bue. Puis, lui avec son petit sac à dos de randonnée rempli de ses outils et de la bouteille d'eau à demi vide, elle avec des cordes enroulées passées à l'épaule, sa poche de poudre et quelques mousquetons cliquants à la taille de son harnais, ils partirent à la recherche d'une voie vers les ruines.

La grille que Sarah avait vue plus tôt dans la journée, peut-être une trentaine de voitures derrière les leurs, était impossible à soulever et les petits outils de Marc n'y changeraient rien, mais ils en trouvèrent une autre, qu'ils parvinrent à dégager sans effort, pas très loin de la Civic, à quelques mètres devant la berline rouge des

fumeurs de pot. Il y avait en effet des échelons le long de la paroi circulaire, qui descendaient dans le puits assez profondément pour qu'on ne les distingue plus dans la noirceur où allait mourir le faisceau de la lampe de poche. Il faisait dans le trou encore plus chaud qu'au-dehors, et avec la chaleur concentrée qui en sortait comme d'une cheminée remontait une odeur différente, aqueuse et piquante, faisandée, infecte en vérité. Autour d'eux, les curieux s'étaient assemblés. Marc tira un pièce de monnaie de sa poche et la fit tomber dans le trou. Ils entendirent un tintement de métal après quelques secondes – sans doute la pièce avait-elle touché un échelon –, puis la séquence irrégulière des sons plus étouffés de la pièce rebondissant sur les parois. Deux gouttes de sueur se détachèrent du menton de Marc et tombèrent en ligne droite, sans un ploc. Il dit :

— À l'odeur, doit y avoir un animal mort là-dedans certain.

— Chicken.

Et Sarah retirait déjà ses lunettes et les accrochait au col de sa camisole, nouait sa corde à un mousqueton, se mettait à genoux pour le clencher au premier échelon, ajustait sa lampe frontale, se poudrait les mains et disparaissait dans le trou. Marc la suivit immédiatement après avoir accroché lui aussi ses lunettes à son col et attaché de son mieux sa propre corde après sa ceinture de cuir, bavant avec sa petite lampe de poche coincée entre les dents, se tenant avec concentration aux échelons, où Sarah avait laissé une fine couche de poudre sur son passage, et tâchant d'éviter de son mieux la corde, tendue vers le bas, qui oscillait et lui nuisait dans sa descente. Rapidement, la lumière qui venait d'en haut changea, il leva les yeux : au bout du tube, quelques têtes en contre-jour obstruaient le cercle bleu. Il entendit des appels, mais l'écho du tube de béton les distordit et il ne comprit rien. Il peinait tant à respirer avec sa lampe entre les dents et la salive qui lui coulait sur le menton qu'il prit une seconde pour la glisser dans sa poche arrière, puis il continua à progresser à l'intuition, cherchant lentement la meilleure prise sur chaque échelon et étirant son pied dans le vide jusqu'à l'appuyer sur du solide, qu'il testait précautionneusement avant d'y transférer son

poids. Il faisait de plus en plus chaud dans la cheminée, l'odeur s'était transformée, on aurait dit qu'il descendait en elle tellement elle s'était épaissie, et il continuait à baver bien qu'il n'eût plus la lampe dans la bouche, un réflexe archaïque de sécrétion provoqué par la fétidité de l'air qui lui serrait l'œsophage, une dégueulasserie qui lui donnait maintenant envie de vomir. Il commençait à se sentir coincé dans ce tunnel si exigu que son sac à dos râpait la paroi derrière lui, et d'autres réflexes qu'il croyait disparus refluaient, une anxiété claustrophobe qu'il avait vaincue à l'adolescence, l'impression d'une condamnation à crever rendu à mi-chemin d'une épreuve physique, sans savoir s'il devait revenir sur ses pas ou continuer jusqu'au bout. Il commençait à s'inquiéter de la possibilité de glisser, il était détrempé jusque dans ses bas, et maintenant les échelons étaient enduits de pâte, puisqu'avec toute cette sueur la poudre dont Sarah s'enduisait les mains se gorgeait d'eau. Marc essuyait les siennes sur ses shorts trempés, et même sur la paroi de béton. Il s'arrêta un moment, évaluant les efforts à mettre pour remonter tout de suite, mais il s'accrocha au cri venu du fond du tunnel (« Y a une porte en bas ! ») pour reprendre le dessus sur ses émotions.

Marc n'avait pu rivaliser avec l'adresse de Sarah et il lui fallut encore quelques minutes avant d'atteindre l'alcôve de deux mètres cubes qu'elle éclairait de sa frontale, une cellule où un prisonnier serait devenu fou, mais où lui, maintenant qu'il avait repris pied, se sentait libéré. Il détacha le nœud à sa taille, sortit la lampe de sa poche arrière et la bouteille d'eau de son sac, qu'ils se retinrent de ne pas finir cul-sec. Il fallait sortir de là avant d'y cuire. Il leva la tête. Au bout du tunnel, loin en haut, un petit point blanc. Sarah tenait maintenant sa propre lampe dans sa main et auscultait une porte de métal, une épaisse écoutille digne d'un film de science-fiction, placardée d'un autocollant au message indécodable, sans doute d'autorité provinciale puisque marqué d'un éclair et d'une fleur de lys, et qui semblait lourde au-delà des forces du plus puissant des éboueurs. Sous leurs pas craquaient des débris de béton effrité et d'autres résidus impossibles à identifier, probablement tombés à travers la grille avec le temps. Au centre de la pièce, au sol, une autre grille, où devait

s'écouler la pluie, et dans un coin il y avait effectivement la carcasse momifiée d'un petit animal, un rongeur sans doute, qui avait trouvé l'entrée, mais pas la sortie. L'odeur dans laquelle ils baignaient était maintenant acide, elle piquait les yeux. À côté du petit cadavre, Marc vit une pièce de monnaie, qu'il se pencha pour ramasser. Peut-être n'était-ce pas la sienne, car il croyait avoir lancé un vingt-cinq sous du sommet et qu'il s'agissait d'un dollar. Il se releva, actionna la poignée, poussa la porte qui s'entrouvrit sans résistance, et la lumière éclaira vivement l'alcôve. Il sourit à Sarah, qui souriait elle aussi. Il lui dit : « Coudonc, c'est vraiment ma journée ! » et sortit pendant qu'elle se défaisait de son harnais. La porte se referma derrière lui.

Il s'était accoutumé à la pénombre après ces dix minutes dans le trou, alors le soleil le cingla tant qu'il ferma les yeux de toutes ses forces et se les couvrit de la main. Il en sentait la pleine chaleur sur son visage. L'odeur avait changé. Elle était toujours aussi forte, mais peut-être piquait-elle la gorge encore plus sèchement, alors qu'il s'attendait, une fois sorti du caveau, à ce qu'elle fût moins concentrée. Surtout, l'humidité était insupportable, nettement pire ici qu'en haut. Il avança à l'aveugle pour que Sarah puisse pousser la porte à son tour, mais elle tardait à sortir. Il écarta lentement les doigts et, à mesure qu'il retrouvait la vue, il constatait qu'il n'était pas à l'air libre comme il s'y était attendu, et que le soleil le dardait à travers une grande fenêtre dans le mur, au deuxième étage d'un énorme hangar de bois.

C'était étonnant, de son point de vue au bord du parapet il n'avait pas remarqué cette construction dans le chantier en bas. Il se dit que la porte donnait en fait sous le tablier, et que ce hangar, où l'on devait entreposer la machinerie ou quoi que ce soit qui dût servir à l'excavation des ruines, avait échappé à leur observation. Mais de son point de vue, dans ce renfoncement du hangar d'où il ne voyait qu'une arche donnant sur l'entrée en terre battue sur sa gauche (tout son côté droit était bloqué par une saillie du mur de planche), il ne voyait aucune machinerie. Derrière cet angle mort sur sa droite, des hommes se donnaient des indications sur un ton vif, un mélange entre des encouragements et des ordres. La peur le saisit

d'être découvert. L'accès à ce site était sans aucun doute réservé à la compagnie de démolition et aux preneurs de notes sortis des corridors d'un quelconque ministère. Mais il fit néanmoins quelques pas pour sortir du rayon de soleil et regarder au-delà de l'encoignure.

À pas plus de cinq mètres de lui, quelques hommes étaient penchés sur des cuves de bois qui s'enfonçaient dans le sol, qu'ils touillaient avec des perches, et dont ils sortaient, à l'aide d'une longue pince de métal, de grandes couennes, des draps saturés de liquide, et qu'ils empilaient en un amas informe sur une brouette de bois d'où s'écoulait la mixture blanche et gluante. Ils étaient vêtus étrangement, de vêtements trop amples pour leur tâche, blouses autrefois blanches, manches roulées, des pantalons retenus par des bretelles, de mauvaises bottes, tout ça trempé parce qu'inadéquatement protégé par des plastrons maculés, et ils forçaient comme des chiens sur ces couennes dégueulasses. Quand le plus jeune des hommes, en réalité un adolescent frêle, ne fut plus capable de tenir sa pince assez fort et échappa l'une des couennes à côté de la brouette, elle se trouva souillée de terre battue, et l'un des hommes se mit à l'invectiver et le poussa au sol. À peine quelques centimètres plus loin et il aurait basculé dans une cuve. Marc eut un réflexe vers l'avant, une idiotie car il n'aurait jamais eu le courage de raisonner ces messieurs, mais au même moment pénétra dans le hangar, lentement tirée par un cheval et harcelée par un essaim de mouches, une charrette contenant une cargaison de couennes vert-de-gris empilées les unes sur les autres comme des couvertures, d'où pendouillaient des mottes de poils et des bouts de gras sanguinolents, des queues, des oreilles et des scalps cornus, et deux costauds laissèrent les cuves pour aller l'accueillir.

Qu'est-ce qu'un cheval tirant des peaux de bœufs faisait dans les ruines de Saint-Henri, Marc ne pouvait se l'expliquer, et il sentit alors remonter dans ses boyaux l'évidence qu'il n'avait rien à faire dans ce hangar où régnaient l'humidité et une pugnace odeur de charogne, qu'il s'était trompé, oui, qu'il aurait été préférable d'attendre en haut dans son tape-cul que la circulation reprenne, alors il se retourna vers la porte, la lourde

porte de bois par où il avait surgi et la tira vite vers lui, mais derrière elle il n'y avait pas Sarah, mais les étalages d'un appentis chargé d'outils qu'il n'avait jamais vus auparavant, l'image même qu'il se faisait d'instruments de torture d'un autre âge, des tenailles et d'énormes ciseaux de fer noir aux lames courbes, des tampons, des couteaux, des peignes aux dents immenses et des mailloches, et tout ça puait atrocement et le fit saliver de nouveau. Il referma la porte, la rouvrit, rien ne changea derrière, puis il chercha dans les environs l'écoutille de métal marquée d'une fleur de lys, mais tout autour n'était fait que de bois, et comme la panique le gagnait il recula tant qu'il sortit entièrement de l'encoignure et vit en se figeant que la charrette était rendue dans un coin du hangar où on déchargeait les couennes sur des tréteaux, deux Noirs en coupaient les oreilles et les queues qu'ils lançaient dans un tas, et d'autres hommes transportaient les couennes rognées dans de petites brouettes jusqu'au ruisseau qui coulait à l'intérieur même du hangar. Au bord de l'eau, des hommes raclaient avec de longs couteaux à deux manches des couennes étendues sur des chevalets, et le liquide en sortait gorgé de scories graisseuses qui s'amassaient au sol.

Le costaud qui plus tôt avait poussé le jeune homme remarqua Marc et s'exclama : « Bon Étienne, y était temps ! Qu'est-ce tu fais attriqué de même ? Enweille en habits, faut pancer le plain à chaux avant que Barsalou revienne de la ville », mais il hésita, ralentit un peu le pas avant de soudain l'accélérer, et monta le ton d'une tierce : « Dame, c'est pas Étienne ça, t'es qui, toé là ? » Alors Marc détala vers les doubles portes ouvertes par où la charrette était entrée. Dehors ce n'étaient pas des ruines, des gravats et des poids lourds stationnés, mais un chemin de terre entre deux rangées de maisonnettes de campagne, des pâturages où le bétail vaquait, et au-dessus il n'y avait plus ni piliers immenses, ni échangeur, ni hélicoptère, mais un ciel dépourvu du moindre cumulus, et le soleil plombait dru sur Marc qui s'enfuyait au hasard, ses fausses Ray Ban accrochées à son col.

Sarah, après avoir tenté d'ouvrir la porte, cogné, appelé et attendu qu'il lui ouvre, avait abandonné et en était

maintenant à la moitié de l'échelle, qu'elle remontait en vomissant Marc en particulier et les manières des hommes en général. Pas qu'elle crût que c'était mieux avant, tant s'en faut, et elle n'avait vraiment rien à chier de ces simagrées qu'on appelle la galanterie, mais, quand même, elle avait toujours trouvé qu'il fallait être foncièrement minable pour ne pas tenir la porte à une femme.